

A Avignon, le théâtre est politique mais policé

PAR JOSEPH CONFAVREUX
ARTICLE PUBLIÉ LE MERCREDI 9 JUILLET 2014



Coup Fatal, d'Alain Platel, Serge Kakudji et Fabrizio Cassel © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

La 68^e édition du festival d'Avignon, la première dirigée par l'écrivain et metteur en scène Olivier Py, est annoncée comme « *politique* » et « *militante* ». Des mots qui résonnent dans le contexte de lutte des intermittents, mais risquent de sonner creux si la dimension collective du théâtre ne se réinvente pas à travers ses formes, ses objets et ses objectifs.

De notre envoyé spécial à Avignon. La 68^e édition du festival d'Avignon ressemblera-t-elle à celle de 1968 ? Cette année-là, Jean Vilar qui, un an auparavant, a ouvert le festival au cinéma de Godard, à la danse de Béjart et aux formes les plus contemporaines de l'art et du spectacle vivant, est pris en étau. La droite réactionnaire lui reproche ses audaces esthétiques, tandis que des « enragés » scandent « *Vilar, Béjart, Salazar* ». Le plupart des spectacles n'ont finalement

pas lieu, et Julian Beck, à la tête du *Living Theater*, se heurte à Vilar, parce que ce dernier refuse de laisser entrer les spectateurs gratuitement.



A priori, au vu du consensus relativement étendu pour que le festival puisse se tenir, la guerre d'Avignon n'aura pas lieu en 2014. Si ce n'est sur scène, puisque Christian Schiaretti monte, à l'opéra d'Avignon, du 14 au 19 juillet, *Mai, juin, juillet*, de Denis Guénoun, qui retrace cette histoire du printemps 1968, marquée notamment par l'occupation du théâtre de l'Odéon et les déboires de Jean Vilar dans la cité des Papes.

La 68^e édition du festival d'Avignon, qui est aussi la première dirigée par Olivier Py, tiendra-t-elle alors ses promesses de constituer un « *festival politique* », vraiment différent des autres éditions, ainsi que son directeur l'a annoncé le jour de l'ouverture ? Les ingrédients paraissent *a priori* réunis.



Mai, juin, juillet mis en scène par Christian Schiaretti © Michel Cavalca

D'abord, les contestataires de l'accord du 22 mars sur l'assurance chômage restent mobilisés, même s'il est encore difficile de voir quelles seront concrètement

les « actions » annoncées, après la grève décidée et suivie pour le jour d'ouverture. Le collectif du In a voté pour que le festival ait lieu, à condition que ce soit un « festival militant ». Lundi 7 juillet, la journée de grève touchant le Off et les actions des intermittents, en particulier l'occupation de la FNAC et des fédérations départementales de la CFDT et FO, sont demeurées circonscrites. Et le directeur du festival se dit lui-même convaincu que « le théâtre reste le plus haut geste politique. Que fait Hamlet quand il échoue à tuer le roi, c'est-à-dire à faire la révolution ? Il appelle des comédiens pour continuer le combat avec d'autres moyens ».

Questionné par Mediapart sur ce que pourrait être ce « festival militant », Olivier Py précise : « Nous devons consacrer trois semaines à faire que la parole soit libre, puissante et capable de changer le monde. » À l'œil nu et après certes seulement quatre jours d'un festival dont plusieurs représentations furent annulées en raison des orages, les spécificités de cette édition, comparée aux précédentes, ne sautent pourtant pas aux yeux.



Le prince de Hombourg, mis en scène par Giorgio Corsetti © Christophe Raynaud de Lage

La seule variation importante s'exprime au début de chaque spectacle. Une prise de parole inscrit en effet chacun d'entre eux dans la lutte en cours, sous des formes variées : message préenregistré réaffirmant que les intermittents ne demandent ni privilèges ni efforts du contribuable avant *Coup fatal* au lycée Saint-Joseph ; prise de parole collective liminaire quasiment intégrée au spectacle pour le *Prince de Hombourg* dans la cour d'honneur du Palais des papes ; ou encore écoute d'un discours de Victor Hugo avant *Orlando ou l'impatience* à la FabricA.

Dans ce texte incroyable d'actualité, prononcé devant l'Assemblée nationale en 1848, Hugo explique que « bien que pénétré de la nécessité, de l'urgente nécessité d'alléger le budget », il juge que « les réductions proposées sur le budget spécial des sciences, des lettres et des arts sont mauvaises doublement. Elles sont insignifiantes au point de vue financier, et nuisibles à tous les autres points de vue ».

[[lire_aussi]]

Ces moments liminaires réussissent à éviter toute routine par leur gravité, non seulement du fait du message qu'ils délivrent, mais surtout parce qu'ils réunissent sur scène les artistes et les techniciens. Ils sortent ainsi ces derniers de l'invisibilité à laquelle ils sont le plus souvent tenus, pour affirmer en actes le combat commun de différents corps de métier se retrouvant dans un rapport discontinu à l'emploi.

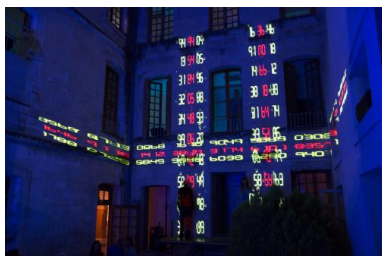
Toutefois, cette parole solennelle et inquiète ne déborde pas des théâtres vers la cité et ne porte guère au-delà du public relativement homogène des spectateurs du In, en dépit des efforts tarifaires effectués cette année en direction des jeunes. Et Avignon 2014 ne semble pas se préparer à devenir une inédite agora.

Dans les tumultes du monde

Faut-il entendre alors, par « festival politique », un festival qui donne à voir et à entendre des sujets politiques ? Ils sont, en tout cas, nombreux cette année. Le chorégraphe israélien Arkadi Zaidès propose un spectacle intitulé *Archive*, construit à partir des images filmées par les volontaires du B'tselem Camera Project, des Palestiniens aux prises avec des colons et des soldats israéliens.

Les jeunes Chiliens de la compagnie de La Re-Sentida revisitent sans mythologie le parcours de Salvador Allende dans *La Imaginacion del futuro*. Le metteur en scène Ivo van Hove adapte, lui, pour le théâtre,

le roman *La Source vive*, d'Ayn Rand, **égérie du Tea Party** et figure tutélaire de l'individualisme et du libertarisme américain.



“Dire ce qu'on ne pense pas dans des langues qu'on ne parle pas”, mis en scène par Antônio Araujo. © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Quant à Antônio Araujo, il adapte un texte du Brésilien Bernardo Carvalho, *Dire ce qu'on ne pense pas dans des langues qu'on ne parle pas*, en un spectacle déambulatoire qu'il fait partir de l'Hôtel des monnaies d'Avignon. Il y est en effet question de la crise économique, d'une conférence définitive et révolutionnaire sur le sujet qui n'arrive pas, mais aussi de la crise de la représentation. « *Les démocraties ont atteint leur limite. Les gens ne font plus confiance à personne* », explique ainsi le personnage du consul dans ce roman théâtral, tandis qu'une émeute se déroule sous ses fenêtres et qu'il avoue à propos des manifestants : « *Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils racontent dans ma propre langue.* »

Mais c'est surtout en donnant une place importante à un théâtre grec en ébullition, comme aux prometteurs égyptiens de la compagnie El Warsha ou à plusieurs metteurs en scène roumains et italiens qu'Olivier Py, qui se dit convaincu que « *l'avenir de l'Europe se trouve au sud* », a tenu à ancrer son premier festival dans les tumultes du monde contemporain.



“O Kyklismos tou tetragonou”, mis en scène par Dimitri Dimitriadis. © Vassilis Makris

Toutefois, réduire la politique au théâtre à l'incarnation de sujets qui parlent de politique serait réducteur et en deçà de l'idée que le directeur d'Avignon se fait

du théâtre. Comme il l'expliquait dans sa conférence inaugurale : « *Le festival d'Avignon n'est pas qu'un catalogue de spectacles. Une communauté d'esprit se réunit là pour tenter de comprendre mieux le monde, pour tenter d'inventer des formes de vivre ensemble, pour tenter de répondre à l'inquiétude politique ou métaphysique. Faire de l'inquiétude une forme d'impatience, ce serait une bonne définition de l'art. Ce qui fait la transcendance du festival d'Avignon, c'est le collectif, c'est d'être réunis ensemble pour aller vers la pensée et la beauté. Et l'orgueil du festival d'Avignon est de parvenir à faire naître ou renaître la joie de la vie de l'esprit, de faire jaillir cette étincelle qui crée de grands incendies.* »

Le directeur ne recule pas devant les grands mots et la politique théâtrale version Olivier Py se voudrait sans doute une politique vitaliste de la joie et des corps, quasi spinoziste. Il a d'ailleurs programmé plusieurs spectacles à la beauté convulsive ou explosive. Pour Alain Platel, qui signe avec Serge Kakudji et Fabrizio Cassol un enthousiasmant *Coup fatal*, « *la joie que Serge et les musiciens manifestent dans leur appropriation du répertoire baroque me semble constituer un message politique bien plus puissant que ne pourrait l'être la chronique de la pauvreté ou de la situation politique en République démocratique du Congo* ».



“Coup fatal”, d'Alain Platel, Serge Kakudji et Fabrizio Cassol. © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Le décor, fait de rideaux de douilles et de chaises en plastique bleu semblables à celles que Kabila avait installées dans les rues de Kinshasa à l'occasion du cinquantenaire de la RDC et que les Kinois s'étaient ensuite appropriées, ancre certes le spectacle dans une réalité géographique et historique. Mais il est surtout présent pour rendre plus saillant encore l'incroyable performance, sans frontières et sans limites, de Serge

Kakudji, sûrement le seul excellent contre-ténor au monde à posséder aussi un tel déhanché du bassin, à la tête d'une véritable « armée du rythme », dont les coiffures et les musculatures auraient de quoi faire pâlir une équipe de France de football pourtant bien dotée.

Le sentiment que la joie peut, au moins par instant, triompher de l'inquiétude et du noir est aussi présent dans l'autre moment très fort de ce début de festival : la pièce de l'Italienne Emma Dante, *Le Sorelle Macaluso*, lorsque les sept sœurs présentes sur le plateau jettent leurs habits sombres et découvrent des robes colorées, puis des maillots de bain chamarrés. Avant que le deuil et la violence ne reprennent droit de cité dans ce spectacle joué en palermitain par une compagnie fascinante, installée à Palerme dans une cave nommée la Vicaria, du nom d'une ancienne prison où se tenaient les procès de sorcières.

« Un lieu où il puisse se passer autre chose »

»

Olivier Py croit donc à la force transcendante du théâtre, de la musique et de la beauté, qui se révèle aussi puissamment dans *Lied Ballet*, du chorégraphe Thomas Lebrun, spectacle qui oscille entre une épure minérale classique et une jouissance aquatique électronique et contemporaine.



“Lied Ballet”, mis en scène par Thomas Lebrun. © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Mais cette toute-confiance en « tout ce qui nous dépasse », pour reprendre le titre de son édito, portée par la belle idée de saisir ce qui nous rassemble au-delà de ce qui nous ressemble et des politiques de l'identité, constitue peut-être aussi la limite d'une politique scénique et esthétique qui met le théâtre sur un tel piédestal qu'il ne se soucie guère de qui peut l'habiter et comment. Comme Olivier Py l'écrit lui-même : « *Le théâtre n'a besoin de personne. Il vit et*

meurt comme toutes les choses éternelles et c'est nous qui avons besoin de lui pour comprendre ce que naître et renaître veut dire. »

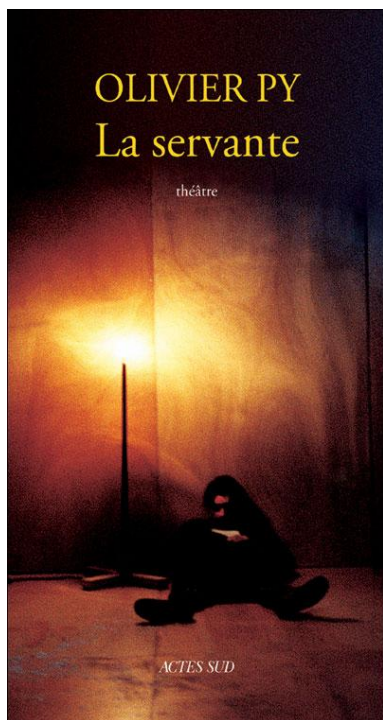
Ces mots extraits de son dernier texte, *Orlando ou l'impatience*, qu'il met lui-même en scène de manière virtuose et dans un décor aussi beau qu'ingénieux à la FabricA, se situent sur la crête qui sépare la grandeur de la grandiloquence. La pièce, en partie autobiographique, jusque dans les démêlés que Py eut avec Frédéric Mitterrand, versent davantage dans une politique ironique, incarnée dans la pièce par un ministre de la culture masochiste, que dans la nécessité du politique. Trop souvent, les formules ciselées, à la fois lyriques et critiques, tournent à vide, et en deviennent sages à force d'être déclamées en n'oubliant aucune diérèse.



“Orlando ou l'impatience”, mis en scène par Olivier Py.

Ce texte en forme de longue déclaration d'amour, incandescente et mystique, au théâtre qui « *sauve des vies* », ravira sans doute ceux qui sont persuadés qu'il

reste un lieu qui relie le monde intérieur et le monde extérieur, et le seul « à pouvoir greffer la réalité rugueuse du monde sur la fragilité du rêve ».



Mais là où, il y a presque vingt ans, Olivier Py renversait tout Avignon avec *La Servante*, une expérience théâtrale de 24 heures, à la fois intime et partagée, entrecoupée de ses propres apparitions en magnifique et prosaïque Miss Knife ; là où il réussissait à fusionner le théâtre du monde et le monde du théâtre, pour créer entre les spectateurs et les acteurs un vrai collectif réuni par quelque chose qui les dépassait, il livre aujourd'hui un texte habile mais finalement policé, dont les sous-entendus biographiques et les saillies potaches ne créeront pas de commun, ne bouleverseront pas les vies ni le rapport au monde des spectateurs de la FabricA. Spectateurs qui ne présentent pas un visage plus hétérogène et divers que dans les autres lieux du théâtre public, même si cette nouvelle salle de spectacle se trouve hors des remparts d'Avignon, au milieu d'un quartier populaire.

L'affirmation d'une toute-puissance politique, comme innée, du théâtre risque de devenir contre-productive, si elle est proférée sans se soucier non seulement de la réalité concrète des politiques culturelles, mais aussi du fait que le théâtre a perdu la place centrale qu'il a pu, historiquement, tenir au cœur de la cité. En particulier parce que la forme festival, qui s'est banalisée, montre des signes d'épuisement et parce que la politique des spectateurs s'est largement abîmée et perdue, comme le montrait l'an dernier un ouvrage percutant du sociologue et historien Olivier Neveux (*voir notre article à ce sujet*).



La FabricA, nouvelle salle d'Avignon. © Ilka Kramer

Ainsi que l'explique Matthieu Doze, danseur et chorégraphe très impliqué dans la coordination des intermittents et des précaires (Cip) : « *La mission du théâtre pourrait être considérée autrement que comme une programmation occasionnelle de spectacles qui ne concernent qu'une petite partie de la population, quel que soit le travail fait avec les scolaires. Il est primordial de faire du théâtre un lieu où il puisse se passer autre chose.* »

Il reste donc un peu moins de trois semaines pour que le petit carré de tissu rouge, distribué à l'entrée des salles et devenu la marque distinctive de l'édition 2014 du festival d'Avignon, ne demeure pas un simple carton d'avertissement ni un signe de reconnaissance inoffensif, mais se transforme en un prometteur « *morceau de chiffon rouge* », cher à Michel Fugain et inconnu de Manuel Valls, ainsi que **Martine Aubry s'était amusée à le rappeler à l'occasion d'une réunion publique** où le premier ministre s'avérait incapable d'entonner le refrain de cette chanson emblématique de la gauche...

Directeur de la publication : Edwy Plenel

Directeur éditorial : François Bonnet

Le journal MEDIAPART est édité par la Société Editrice de Mediapart (SAS).

Durée de la société : quatre-vingt-dix-neuf ans à compter du 24 octobre 2007.

Capital social : 32 137,60€.

Immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS. Numéro de Commission paritaire des publications et agences de presse : 1214Y90071.

Conseil d'administration : François Bonnet, Michel Broué, Gérard Cicurel, Laurent Mauduit, Edwy Plenel (Président), Marie-Hélène Smiéjan, Thierry Wilhelm. Actionnaires directs et indirects : Godefroy Beauvallet, François Bonnet, Gérard Desportes, Laurent Mauduit, Edwy Plenel, Marie-Hélène Smiéjan ; Laurent Chemla, F. Vitrani ; Société Ecofinance, Société Doxa, Société des Amis de Mediapart.

Rédaction et administration : 8 passage Brulon 75012 Paris

Courriel : contact@mediapart.fr

Téléphone : + 33 (0) 1 44 68 99 08

Télécopie : + 33 (0) 1 44 68 01 90

Propriétaire, éditeur, imprimeur et prestataire des services proposés : la Société Editrice de Mediapart, Société par actions simplifiée au capital de 32 137,60€, immatriculée sous le numéro 500 631 932 RCS PARIS, dont le siège social est situé au 8 passage Brulon, 75012 Paris.

Abonnement : pour toute information, question ou conseil, le service abonné de Mediapart peut être contacté par courriel à l'adresse : serviceabonnement@mediapart.fr. Vous pouvez également adresser vos courriers à Société Editrice de Mediapart, 8 passage Brulon, 75012 Paris.